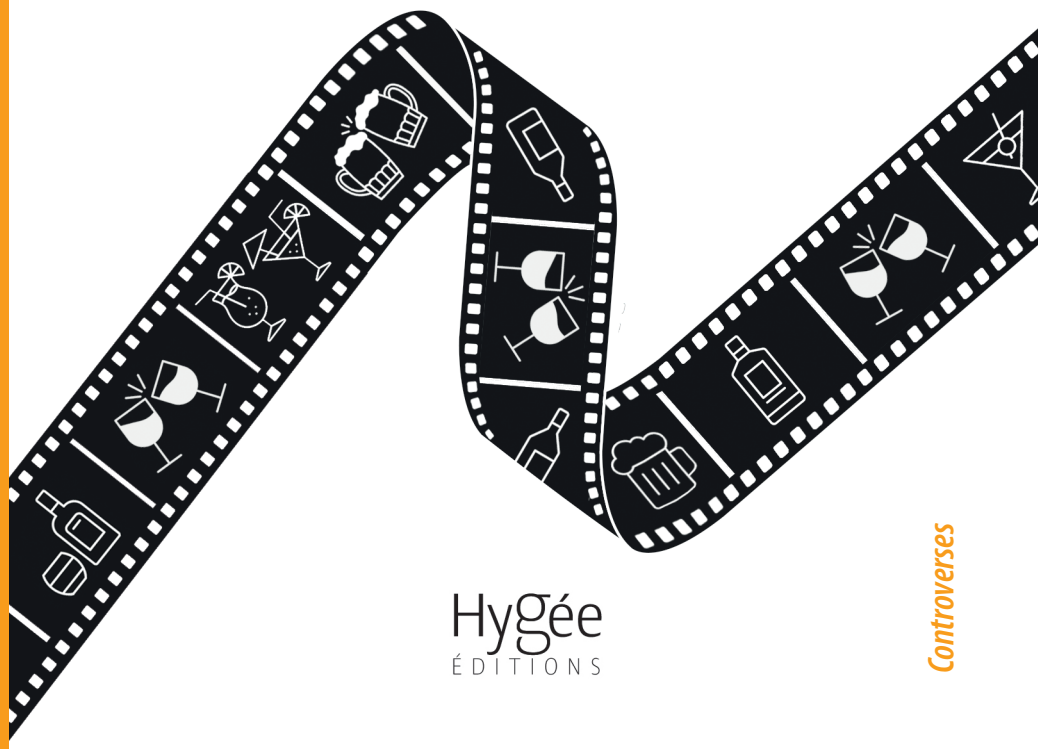


Jusqu'à plus soif

Alcool et cinéma en France
depuis les années 1960

Erwan Pointeau-Lagadec



Hygée
ÉDITIONS

Controverses

Jusqu'à plus soif Alcool et cinéma en France depuis les années 1960

Erwan Pointeau-Lagadec

Hygée
ÉDITIONS

Controverses

Essais, manifestes politiques et philosophiques ayant pour point commun une réflexion sur les grands débats actuels qui agitent notre société (euthanasie, conflits d'intérêts, place de l'humain...).

*Cet ouvrage a été publié avec le soutien
du Centre d'histoire du XIX^e siècle (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne),
de la Société française d'alcoologie et d'addictologie (SF2A)
et de l'Institut national du cancer (INCa).*

LE PHOTOCOPIAGE MET EN DANGER L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE DES CIRCUITS DU LIVRE.
Toute reproduction, même partielle, à usage collectif de cet ouvrage est strictement interdite sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mars 1957, code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992).

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Les images reproduites dans cet ouvrage le sont à titre de citation, dans un objectif d'analyse critique et scientifique, conformément aux dispositions de l'article L122-5 du Code de la propriété intellectuelle.

© 2026, Hygée Éditions, une marque des Presses de l'EHESP, 2 avenue Gaston-Berger
– CS 41119 – 35011 Rennes CEDEX

ISBN : 978-2-8109-1257-5

www.hygee-editions.fr

Remerciements

Le présent ouvrage est le fruit d'un projet de recherche financé par l'Institut national du cancer (INCa), entre 2023 et 2025, dans le cadre du dispositif Jeunes chercheurs sur tabac et/ou alcool : le projet RACin, acronyme des « Représentations de la consommation d'Alcool au CINéma français depuis les années 1960 ».

Ce projet a bénéficié d'un important soutien financier, intellectuel et administratif, de la part de l'INCa bien sûr, mais aussi de la Société française d'alcoologie et d'addictologie (SF2A) et de mon laboratoire de rattachement, le Centre d'histoire du XIX^e siècle (CRH) de l'université Paris 1.

Au travers d'invitations à communiquer et de propositions de collaboration à la fois nombreuses et variées, il a, en outre, reçu un accueil enthousiaste de la part de la communauté académique française comme internationale.

Ainsi, je tiens à exprimer ma reconnaissance envers toutes les personnes qui ont rendu possible sa mise en œuvre, concouru à son bon déroulement et favorisé la diffusion de ses résultats au cours de ses deux années d'existence. En tête de cette dernière catégorie figurent évidemment mes différents interlocuteurs au sein des Presses de l'EHESP, qui ont accepté de faire figurer le présent ouvrage dans leur collection et m'ont assisté avec bienveillance tout au long de sa rédaction.

Enfin, il m'aurait été impossible de mener seul l'ensemble des analyses dont les conclusions sont ici dévoilées. Je souhaite terminer en remerciant les quatre stagiaires qui ont travaillé à mes côtés : Lisa Marié (université de Reims Champagne-Ardennes), Jehanne Ouazana (université d'Orléans), Romain Mezghenna et Alexis Chartier (PolyTech Montpellier).

Introduction

La thèse du découplage

En France, la consommation d'alcool constitue un problème de santé publique majeur.

Deuxième cause de mortalité prématurée derrière la consommation du tabac, la pratique est directement ou indirectement responsable de plus de 40 000 décès chaque année (accidents, maladies, violences, etc.), soit environ 7 % du total.

Elle est également à l'origine de près de 8 % des cancers évitables et d'un nombre important de pathologies chroniques ou non, allant des troubles cardio-vasculaires (hypertension, AVC, etc.) aux troubles psychiques (anxiété, dépression, etc.) en passant par les troubles cognitifs (altération de la mémoire, difficulté à résoudre des problèmes, etc.) et les troubles de l'appareil digestif (cirrhose, pancréatite, etc.).

En 2023, plus de 300 000 personnes ont fréquenté une structure hospitalière à cause d'elle. La même année, l'économiste Pierre Kopp évaluait son coût annuel pour les finances publiques à 7,7 milliards d'euros (1,7 % du budget de l'État) et son coût social total – valeur incluant les ressources gaspillées comme la perte de productivité ou la baisse de la qualité de vie – à 102 milliards d'euros (4 % du PIB national).

Chacun de ces chiffres est incomparablement plus élevé que ceux concernant l'ensemble des produits stupéfiants réunis (cannabis, cocaïne, héroïne, etc.). Seule la cigarette fait pire. Ils traduisent une réalité à la fois évidente et tabou : la consommation d'alcool figure au cœur de notre culture collective, soit l'ensemble des pratiques et des représentations qui

nous caractérisent en tant que groupe social¹. Elle est évidente car la boisson est partout, à tous les coins de rue (bars et restaurants, magasins, affiches publicitaires, etc.), dans tous nos événements (anniversaires, mariages, enterrements, etc.), dans toutes nos sociabilités (déjeuners d'affaires, premiers rendez-vous, retrouvailles amicales, etc.), dans toutes nos productions artistiques et commerciales (livres, films, chansons, etc.), sans parler du poids qu'elle occupe dans notre économie (la filière alcool représente 700 000 emplois en France, soit environ 2,5 % de la population active). Les sites Internet de l'Agence nationale du tourisme et de l'Agence nationale de la promotion de l'enseignement supérieur français à l'étranger, tous deux officiellement chargés de mettre en valeur notre pays auprès des visiteurs et des étudiants du monde entier, font ainsi figurer les « vins d'exception » et le « patrimoine viticole » tout en haut de leur définition de l'« art de vivre à la française ».

Néanmoins, cette réalité peut également être qualifiée de tabou, car toute tentative d'interroger ou de remettre en cause la place qu'occupe justement la consommation d'alcool au sein de notre culture collective suscite une forme de méfiance, parfois même de rejet, se voyant qualifiée de « puritanisme » (*Les Échos*, 2018), de « dictature de l'hygiénisme »

1. Dans *La Culture de l'ivresse. Essai de phénoménologie historique* (1991), l'anthropologue Véronique Nahoum-Grappe souligne la difficulté qu'il y a à délimiter ce « nous ». Le rapport des Français à l'alcool est-il fondamentalement différent de celui des Italiens ou des Allemands ? Et tous les Français entretiennent-ils le même rapport à l'alcool ? Sans occulter ces questions fondamentales, nous avons choisi de restreindre notre réflexion à la France des soixante dernières années en la considérant comme un espace-temps relativement homogène, dans lequel circulaient un certain nombre de discours et de représentations au sujet de l'alcool. Partant du postulat que ces discours et ces représentations constituent la base du rapport immatériel de la plupart des Français à la boisson, l'objectif de cet ouvrage est d'identifier les principales caractéristiques de ce corpus d'images et d'énoncés, non pas dans le but de distinguer un hypothétique « boire » spécifiquement hexagonal, ou pire « gaulois », mais afin d'interroger l'ambiguïté de la relation qu'une part importante d'entre nous entretient avec l'alcool. Nous espérons que de futurs travaux viendront étayer – ou peut-être infirmer ? – ce postulat, et nuancer, complexifier, stratifier, les résultats ici présentés.

(*Le Point*, la même année) ou encore de « chiante » (*France 2*, 2024), comme s'il s'agissait d'une attaque contre notre modèle de société (le *Dry January* comparé à un « totalitarisme soft » par le maire de Châteauneuf-du-Pape en 2025¹), voire contre l'identité française en tant que telle (« tant que la France restera judéo-chrétienne, le vin sera libre », prophétisait ainsi l'essayiste Michel Onfray dans *La Revue du vin de France* en 2015). Dans ses *Mythologies*, parues en 1957, le sémiologue Roland Barthes ne qualifiait-il pas déjà le vin de « boisson-totem » de l'Hexagone et le « savoir boire [de] technique nationale qui sert à qualifier le Français » ?

Le souci avec les analyses culturalistes, c'est qu'elles ont tendance à se faire essentialistes. Si la consommation d'alcool figure bel et bien au cœur de notre culture collective, l'a-t-elle toujours été de la même manière et l'est-elle toujours autant qu'il y a vingt ou cinquante ans ? Comme l'a brillamment démontré l'historienne Anne-Marie Thiesse dans un ouvrage désormais classique (*La création des identités nationales. Europe, XVIII^e-XX^e siècles*, 1999), les traditions et les identités nationales s'inventent, s'institutionnalisent, puis tendent à se cristalliser, à se figer, oubliant qu'elles ne sont que les constructions d'une époque et finissant par se présenter – et sincèrement se penser – comme intemporelles ou a-historiques. Or, notre rapport à l'alcool ne l'est pas. Depuis les années 1960, la consommation des Français a été plus que divisée par deux, passant de 26 litres par an et par personne à moins de 11 litres aujourd'hui (OFDT, 2025)². Dans les

1. « Dry January : "On ne sait jamais jusqu'où vont aller les interdictions", déclare Claude Avril, maire de Châteauneuf-du-pape », *Europe 1*, 6 janvier 2025, www.europe1.fr.

2. Précision méthodologique : ici, les chiffres sont exprimés en litres équivalent alcool pur (AP) par personne et par an, ce qui permet de comparer des boissons titrant à des degrés très différents comme la bière, le vin et le whisky. D'autres publications (par exemple Insee, 2020) expriment leurs chiffres en litres de boisson par personne et par an : les valeurs indiquées sont alors près de dix fois supérieures. Mais la tendance reste la même : avec ce mode de calcul, la consommation moyenne des Français est passée de 200 à 80 litres par personne et par an depuis les années 1960.

années 1990, les buveurs quotidiens représentaient encore 40 % de la population adulte et les buveurs hebdomadaires 63 %. En 2021, ils n'étaient respectivement plus que 10 % et 39 %. Structurelle, cette tendance baissière est par ailleurs amenée à s'accroître à l'avenir, puisque la chute de la consommation est encore plus marquée dans les jeunes générations. Disons-le simplement : nous buvons moins que dans le passé et nous boirons probablement moins dans le futur.

Si notre rapport à l'alcool tend à se distendre de manière irrémédiable, comment expliquer alors les réticences que nous évoquons plus à haut ? Pourquoi est-il si difficile d'admettre que la boisson, tout en restant un élément central de nos rites et de nos habitudes, tend à l'être moins qu'avant, et qu'il vaut probablement mieux que ce mouvement se poursuive, voire s'amplifie au nom de l'amélioration de la santé – mais aussi des finances et de la sécurité – publique ?

La réponse tient peut-être dans cette hypothèse, que le présent ouvrage s'appliquera à vérifier : au cours des dernières décennies s'est opéré un découplage entre nos pratiques et nos représentations en matière d'alcool. Alors que notre consommation du produit s'est rapidement et massivement transformée, cela n'a pas été le cas de notre imaginaire de la pratique qui se révèle aujourd'hui en partie anachronique.

Pour le dire autrement, nous continuons de penser l'alcool comme quand nous buvions beaucoup plus et que nous étions largement inconscients des dommages nombreux et irréversibles qu'il cause à notre corps, à notre esprit et à notre rapport aux autres. En bref, la boisson est moins centrale dans notre culture collective qu'elle ne l'a été jadis, mais l'acceptation tarde à se faire car ce serait remettre en cause un pan entier de notre identité, ou en tout cas de la manière dont nous nous définissons et nous représentons nous-mêmes.

Afin de mettre au jour ce découplage, d'en mesurer l'ampleur et les évolutions à travers le temps, mais aussi d'en révéler les aspects qualitatifs et les implications sociales, il a été décidé de s'intéresser au cinéma. Occupant lui aussi une place essentielle dans notre culture depuis les débuts du

XX^e siècle, le 7^e art constitue un « prisme [...] de l'époque dans laquelle il est immergé », pour reprendre les termes du critique et historien Jean-Michel Frodon (1995). L'étude de ses productions se révèle en effet une formidable voie d'accès à notre imaginaire collectif.

Dans le cadre du projet RACin, financé par l'Institut national du cancer entre 2023 et 2025, un corpus de 190 œuvres de fiction réalisées entre 1961 et 2021 a été mis sur pied.

Équitablement distribuées tout au long de la chronologie, celles-ci correspondent aux dix premiers films français du box-office national de leur année de sortie en salles³. Ledit corpus renferme un vaste répertoire d'images de l'alcool auquel les Français ont massivement été exposés. Son étude, en diachronie et en synchronie⁴, à l'aide d'outils et de méthodes mobilisées en histoire culturelle, en sciences de l'information et de la communication et en santé publique (analyse filmique, lexicométrie, statistique descriptive, etc.), permet de quantifier et de caractériser la présence de la boisson au grand écran au cours des dernières décennies. Par extension, elle permet de reconstituer l'histoire de nos représentations collectives en matière d'alcool à l'ère de la décroissance de sa consommation.

Le choix du cinéma – qui demeure, dans l'Hexagone, la première sortie culturelle et la première production culturelle consommée en ligne (Garcia *et al.*, 2024) – invite, enfin, à ouvrir une réflexion concernant le caractère prescriptif ou plutôt performatif des longs-métrages : en clair, ces derniers nous incitent-ils à boire ? Ou, pour historiciser les choses : ont-ils contribué à freiner la dynamique de baisse de la consommation plus haut évoquée ?

3. La liste exhaustive des œuvres étudiées et la description détaillée de la méthodologie d'analyse mobilisée figurent en annexe.

4. En diachronie : à travers le temps, en cherchant à mettre au jour des évolutions ; en synchronie : en ne tenant plus compte du temps, mais en cherchant au contraire à mettre au jour des pesanteurs, des caractéristiques valables pour l'ensemble de la chronologie considérée.

Découpé en deux parties d'égale importance, le présent ouvrage rassemble les principaux résultats obtenus par ce biais.

Après une brève présentation de son positionnement vis-à-vis de la littérature scientifique existante au sujet des liens entre alcool et cinéma (chapitre 1), un premier ensemble de trois chapitres s'emploiera à démontrer l'omniprésence des mises en scène de la boisson au grand écran français (chapitre 2), leur caractère structurellement positif (chapitre 3) et leur tendance à surreprésenter les usages non problématiques de certains segments de la population (chapitre 4).

La thèse du découplage sera véritablement discutée dans les trois chapitres suivants. Le premier insistera sur l'étonnante stabilité des représentations de l'alcool au cinéma depuis les années 1960 (chapitre 5), constat auquel il conviendra d'apporter quelques nuances en évoquant trois évolutions identifiées en la matière : la féminisation (relative) des buveurs de fiction, l'émergence (durable ?) des consommations « identitaires » et le déclin des consommations d'habitude (chapitre 6). Un troisième chapitre viendra déconstruire l'idée d'un cinéma français qui se serait contenté de refléter notre rapport à la boisson et ses transformations au cours des dernières décennies (chapitre 7).

Avant de conclure sur le difficile équilibre à trouver entre amélioration de la santé publique et respect de la liberté d'expression en fait de représentation audiovisuelle de l'alcool, nous achèverons la réflexion en examinant les implications sociales du phénomène du découplage : ses causes, son étendue médiatique par-delà le seul cinéma et son probable impact sur le maintien à haut niveau de notre consommation d'alcool (chapitre 8).

Partie 1

L'omniprésence
des représentations positives
de la consommation d'alcool

Depuis six décennies, au moins, le cinéma national met en scène la consommation d'alcool de manière massive et bienveillante.

Un rapide tour d'horizon de la littérature scientifique consacrée aux liens entre boisson et 7^e art (chapitre 1) permettra de prendre la mesure du problème que constitue cet état de fait en termes de santé publique, mais également de constater qu'aucun travail n'a jusqu'ici été entrepris pour quantifier ce phénomène à travers le temps. Après avoir proposé puis discuté plusieurs chiffres illustrant l'omniprésence de la consommation d'alcool dans les films français (chapitre 2), nous nous emploierons à démontrer le caractère structurellement positif des représentations de la pratique qu'ils recèlent (chapitre 3).

Nous terminerons cette première partie en nous intéressant à la sociologie des buveurs de fiction : cette entreprise nous conduira à mettre en évidence la surreprésentation à l'écran de la figure du « bon buveur » – le plus souvent dépeinte sous les traits d'un homme blanc, urbain et aisé, entretenant un rapport régulier mais non problématique à la boisson (chapitre 4).

Chapitre 1

Alcool et cinéma : état des lieux et positionnement

Alcool et cinéma : la thématique n'est pas nouvelle. Les représentations filmiques de l'alcool sont en effet à peu près aussi vieilles que la mise au point du cinématographe lui-même, qu'il s'agisse d'en faire la promotion (en 1896-1897, les frères Lumière tournent une publicité pour le champagne Moët & Chandon intitulée *De la vigne au tonneau*) ou de mettre en garde contre ses excès (comme dans *Les Dangers de l'alcoolisme*, en 1899, attribué à Alice Guy pour la société Gaumont).

Depuis, l'exploration des liens entre la boisson et le 7^e art est devenue un marronnier journalistique. Il est rare que passe un mois sans qu'un média ne consacre une émission au sujet (comme « Grand bien vous fasse ! » sur *France Inter* en septembre 2023), ne titre sur la consommation excessive d'un comédien ou d'une comédienne (comme *tfl.fr* à propos de Gérard Depardieu en septembre 2014 ou *20 minutes* à propos de Gwyneth Paltrow en mars 2025) ou ne propose sa liste des meilleures scènes d'alcoolisation (comme *Le Monde* en décembre 2022 ou *Les Inrocks* en juillet 2023).

Entre-temps, les bières au comptoir, les bouchons de champagne qui sautent, les haches de guerre enterrées autour d'un whisky, les logos de spiritueux sur les cendriers et les tablées joviales jonchées de bouteilles de rouge se sont multipliés au grand écran, à tel point qu'il est aujourd'hui vain de tenter un inventaire exhaustif en la matière. Cette saturation est l'objet du présent ouvrage. Nous y reviendrons.

À ce stade, il est peut-être plus utile de signaler le fait que les liens entre alcool et cinéma ont donné lieu à une production

littéraire relativement conséquente. *Alcool et cinéma*, c'est par exemple le titre d'un texte de Jean Epstein (écrit à la fin des années 1940 mais publié pour la première fois au milieu des années 1970), dans lequel le réalisateur et essayiste établit une analogie entre les propriétés psychoactives du premier et les effets provoqués par l'exposition au second, afin d'ériger le cinéma en « instrument de déraison » (Tognolotti, 2005), seul à même de mettre à mal la tyrannie de la logique et du technicisme qui caractérisent, à ses yeux, la modernité. Plus près de nous, l'écrivain François Bégaudeau s'est fendu d'un petit texte intitulé *Faut-il être ivre pour jouer l'ivresse ?* (2022), dans lequel il s'appuie sur le « paradoxe du comédien » énoncé par Diderot (celui-ci cherchant en même temps à montrer et à cacher qu'il joue) pour expliquer la rareté des mises en scène crédibles de l'ivresse au cinéma.

D'une manière générale, les chercheurs se sont, eux, employés à étudier les relations du duo sous deux angles : celui des représentations et celui de la performativité. Autrement dit, ils ont tenté de répondre à deux questions : quelles images de l'alcool le cinéma véhicule-t-il ? Et quel impact ces images produisent-elles sur le spectateur ? Les lignes qui suivent se proposent de repartir des résultats obtenus à ces sujets pour justifier la nécessité d'entreprendre une analyse quantitative et diachronique des mises en scène de la boisson en France depuis les années 1960.

L'alcool au cinéma, entre omniprésence et représentations positives

Bien qu'on puisse faire remonter les premiers aux années 1930, les travaux concernant les représentations cinématographiques de l'alcool ont connu une forte croissance à partir des années 1980, d'abord en Finlande puis aux États-Unis (Room, 2015). S'il n'existe à notre connaissance que deux monographies explicitement consacrées au sujet – et plus particulièrement aux représentations de l'alcool au

cinéma américain entre la fin du XIX^e siècle et les années 1990 (Denzin, 1991 et Cornes, 2005) –, les articles scientifiques sont, eux, relativement nombreux. Se focalisant sur diverses problématiques (l'alcoolisme, l'identité des buveurs, le rôle de la boisson dans l'intrigue, etc.), ils ont pour la plupart été écrits en anglais, par des chercheurs issus du monde médical ou de la santé publique (addictologues, psychologues, pédiatres, etc.), et se fondent sur un matériau filmique essentiellement anglophone, quand ce n'est pas franchement américain (par exemple Herd, 1986 ou Sherry *et al.*, 1998). Notons tout de même la multiplication, ces dernières années, de travaux similaires issus des aires culturelles non occidentales comme la Chine, le sous-continent indien ou l'Asie du Sud-Est (par exemple Rao *et al.*, 2020 ou Li *et al.*, 2024).

Quelle que soit son origine, cette littérature s'emploie à mettre au jour le bain culturel dans lequel a été plongée la population en matière d'alcool, au cours des dernières décennies. Qu'elle aborde les films comme un reflet de notre rapport au produit ou qu'elle les étudie pour comprendre dans quelle mesure ils ont pu influencer notre imaginaire le concernant, celle-ci semble s'accorder sur deux points : non seulement la boisson est omniprésente à l'écran, mais le traitement qui lui est réservé est globalement positif. Pour ne donner que deux exemples représentatifs et déjà assez anciens, Roberts *et al.* (1999) ont calculé que les films délivrant un message favorable à la consommation d'alcool dépassaient très largement ceux délivrant un message lui étant hostile ; McIntosh *et al.* (1999) estiment, eux, que la pratique est présente dans 90 % des longs-métrages et qu'elle est « glamourisée » dans au moins 40 % des cas.

Par comparaison, il existe peu de choses en langue française. Mettons tout de suite de côté l'ouvrage de vulgarisation du journaliste Benoît Franquebalme, *Dictionnaire éméché du cinéma* (2023), qui propose un panorama volontairement complaisant de la présence de l'alcool au grand écran. Malgré ses analyses intéressantes sur la manière de jouer et de filmer l'ivresse, on ne s'attardera pas non plus sur *Shots!*

Alcool et cinéma (2015) du professeur d'esthétique du cinéma Dick Tomasovic, qui aborde le sujet en cinéophile, à partir d'un corpus d'œuvres composé au gré de ses souvenirs et de ses coups de cœur. Même chose avec *Le cinéma comme langage de soin. Son intérêt en alcoologie* (2015), du psychiatre Henri Gomez, dont l'analyse des mises en scène de la consommation d'alcool a pour fonction d'illustrer ou d'engager la réflexion sur tel ou tel aspect de la problématique alcoologique (niveau d'usage, conséquences familiales, co-addictions, etc.).

Chez nous, ce sont les sciences humaines et sociales qui se sont saisies de la question des représentations cinématographiques de l'alcool. Dans une demi-douzaine de textes parfois écrits à quatre mains avec les historiennes Françoise Steudler-Delaherche et Myriam Tsikounas, le sociologue François Steudler s'est ainsi donné pour objectif d'utiliser le 7^e art comme une voie d'accès à la fois unique et imparfaite aux « dits » et aux « non-dits » des Français en matière de consommation d'alcool, soit à l'inconscient collectif entourant la pratique (par exemple Steudler et Tsikounas, 1984 ; Steudler, 1987 ; ou Steudler et Steudler-Delaherche, 2005 et 2015). Multiples, ses conclusions peuvent être résumées comme suit : le cinéma dit à la fois le vrai et le faux quant à notre rapport à l'alcool. S'il constitue un témoignage audiovisuel précieux concernant l'évolution des usages sociaux et de la culture matérielle de la boisson tout au long du XX^e siècle (sociologie des buveurs, nature des alcools ingérés, tendances émergentes, etc.), son caractère ludique et fictionnel en fait un miroir par nature déformant, ayant tendance à se focaliser sur les cas extrêmes (ébrioité joyeuse, ivrognerie, etc.) et à invisibiliser les aspects les moins spectaculaires du phénomène (alcoolisme d'« habitude », sevrage, etc.).

À côté de cette production scientifique importante mais relativement solitaire, on ne trouve guère que quelques développements dans des travaux plus généralement consacrés aux représentations de l'ivresse, de l'alcoolique ou du simple buveur (par exemple dans Nahoum-Grappe, 1991 ; Nourrisson,